



COMMENT PEUT-ON GOUTER LE GOUT DE LA TORAH ?

(PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

La Voie À Suivre

BEHAALOTKHA

577

13 JUIN 2009

21 SIVAN 5769

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
**RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA**
11, rue du plateau
75019 PARIS
Tel: 01 48 03 53 89
Fax 01 42 06 00 33
www.hevratpinto.org
Responsable de publication
Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

La « poussière » de lachon hara

Il y a des choses qui sont interdites en tant que « poussière » de lachon hara, par exemple de dire : Qui aurait cru qu'Untel devienne comme il est maintenant ? Ou bien : Ne dites rien sur Untel, je ne veux pas raconter ce qui s'est passé, ou des choses de ce genre.

De même, si quelqu'un fait des compliments sur quelqu'un d'autre devant une personne qui le déteste, cela fait aussi partie de la « poussière de lachon hara », car cela pousse l'autre à dire du mal de lui.

(Hafets Haïm)

Dédié à la mémoire de
**Esther Bachar
Bat Avraham**

Quand tu disposeras les lampes, les sept lampes éclaireront vis-à-vis de la face de la menorah », ces lampes sont la Torah et les mitsvot, ainsi qu'il est écrit (Michlei 6, 23) : « Car la mitsva est une lampe et la Torah est la lumière ». Seul s'élève dans l'étude de la Torah et ressent son goût celui qui étudie au beit hamidrach. Là, la flamme monte d'elle-même. La parachat Beha'alotkha commence par la lettre « beit », ce qui est une allusion au beit hamidrach et à la yéchivah, pour nous dire que l'homme ne peut ressentir le goût de la Torah que lorsqu'il est installé pour étudier au beit hamidrach. Celui qui étudie la Torah au beit hamidrach n'est pas semblable à celui qui étudie ailleurs.

Lorsqu'on étudie au beit hamidrach, les Sages ont dit que si un talmid 'hakham est installé à étudier la Torah, le Saint béni soit-Il S'installe en face de lui et étudie avec lui. Cela se trouve en allusion dans le verset « les sept lampes éclaireront vis-à-vis de la face de la menorah ». En effet, le mot « sept » est une allusion au Chabat, qui est le septième jour. De même que personne ne peut ressentir le goût du Chabat avant de l'observer correctement, personne ne peut trouver de goût aux paroles de la Torah avant d'entrer au beit hamidrach, en s'éloignant de ce monde-ci. C'est pourquoi il est dit « les sept lampes éclaireront », pour nous enseigner que la Torah, comparable au Chabat, qui est un peu du monde à venir, éclaire vis-à-vis de la face de la menorah, c'est-à-dire que le Saint béni soit-Il est installé en face de celui qui étudie, et Il est désigné par la « menorah ».

C'est pourquoi les Sages ont dit (Chemot Rabba 15, 6) : Aharon n'a pas offert de sacrifice avec les autres chefs de tribu ; il se disait : « Malheur à moi, peut-être que D. n'accepte pas la tribu de Lévi ! » Le Saint béni soit-Il a dit à Moché : « Va dire à Aharon que quelque chose de plus grand l'attend. Les sacrifices sont en vigueur tant que le Temple existe, mais les lampes, à jamais. Toutes les bénédictions que Je t'ai données pour bénir Mes enfants ne seront jamais périmées. » Le Saint béni soit-Il a dit à Aharon : « Les sacrifices sont en vigueur tant que le Temple existe, mais les lampes éclaireront toujours vis-à-vis de la face de la menorah ». Moché notre Maître, quand il entendait la parole de D., la transmettait à Aharon, et Aharon aux Anciens, jusqu'à ce que tous les bnei Israël l'entendent, mais comme Moché était monté vers D., il était le seul à sentir le sens de cette parole, et Aharon aussi, comme il l'entendait de Moché qui l'avait entendue de D., la ressentait plus fortement que tous les autres.

Le Saint béni soit-Il a dit à Aharon : « Quelque chose de plus grand t'attend, car les lampes existeront à jamais », les lampes sont une allusion à la Torah, comme on l'a dit, or elle existe à jamais.

La base de toute la Torah

D'après ce qui vient d'être dit, je vais tenter d'expliquer l'enseignement des Sages selon lequel la mitsva de Chabat n'est pas semblable aux autres mitsvot. Toutes les autres mitsvot, Moché les a entendues de D. et les a transmises à Aharon, Aharon aux Anciens, et les Anciens à tout Israël. La mitsva de Chabat, Moché ne l'a pas transmise à Aharon, mais il l'a exposée devant Aharon, les Anciens et tout le

peuple d'Israël, pour que tout le monde l'entende de sa bouche. C'est-à-dire que comme le Chabat est un peu du monde à venir, seul Moché lui-même pouvait l'expliquer à Israël, parce qu'il avait été sur la montagne sans manger et sans boire, se nourrissant de l'éclat de la Chekhina, et il avait goûté le goût du monde à venir, car dans le monde à venir il n'y a ni nourriture ni boisson, mais les tsaddikim sont assis avec leur couronne sur la tête, et jouissent de l'éclat de la Chekhina. Comme il avait goûté le goût du monde à venir, il pouvait transmettre à Israël la mitsva de Chabat, qui est un peu du monde à venir, mais Aharon et les Anciens, qui n'avaient pas été sur la montagne et n'avaient pas goûté le goût du monde à venir, ne pouvaient pas transmettre à Israël la mitsva de Chabat.

A quoi est-ce que cela ressemble ? A deux personnes devant qui on avait apporté un plat : l'une a goûté le plat et l'autre pas. La deuxième dit à la première : « Quel goût a ce plat ? » Comme la première a goûté au plat, elle est capable d'expliquer à la deuxième quel goût il a. Et bien qu'elle n'ait rien goûté et que le plat ne soit pas entré dans sa bouche, comme la première, qui a goûté du plat, lui a expliqué quel goût il avait, il peut comprendre dans une certaine mesure de quoi il s'agit. Mais quand une troisième personne se joint à eux, et que la troisième demande à la deuxième quel goût a le plat, même si la deuxième lui transmet ce qu'a dit la première, la troisième ne peut pas le comprendre, car la deuxième n'a jamais goûté le plat de sa vie. Comment pourrait-elle transmettre à quelqu'un d'autre ce qu'elle n'a pas goûté ? De même pour le Chabat, qui est un peu du monde à venir, seul Moché pouvait le transmettre aux bnei Israël, car il avait goûté le goût du monde à venir au moment où il avait reçu la Torah.

Disons que le Chabat est la base de toute la Torah. Quiconque observe le Chabat et goûte le goût du monde à venir peut accomplir toute la Torah, qui a été donnée dans le monde à venir. Mais quiconque profane le Chabat, c'est un signe qu'il n'accomplit pas les autres mitsvot, et il a le même statut qu'un non-juif, il rend le vin interdit. En effet, il est dit (Chemot 33, 17) : « Entre Moi et les bnei Israël c'est un signe à jamais », et les Sages ont expliqué (Mekhilta Chabta 1) : « Entre Moi et les bnei Israël, et non entre Moi et les nations du monde » ; ils ont également dit (Sanhédrin 55b) : « Un non-juif qui observe le Chabat est passible de mort. »

Pourquoi ? Parce que quiconque n'a pas goûté le goût du monde à venir n'a pas le droit d'accomplir les mitsvot, or l'homme ne peut goûter le goût du monde à venir que par le Chabat. De même qu'en ce qui concerne le Chabat, il faut que tout le travail de l'homme soit à ses yeux comme s'il était fait, de même quand il étudie la Torah et pratique les mitsvot, c'est ce qu'il doit ressentir. Quand quelqu'un profane le Chabat, c'est un signe qu'il ne peut pas sentir cela, donc il n'a pas le droit d'accomplir la Torah. C'est pourquoi les Sages ont dit (Chemot Rabba 25, 12) : « Le Chabat a la même valeur que toutes les mitsvot », car du fait que l'homme observe le Chabat, ressent un peu du monde à venir et sait que son travail doit être pour lui comme s'il était déjà fait, il peut étudier la Torah, alors son étude se maintiendra.

A LA SOURCE

« Moché leur dit : restez ici, et je vais écouter ce que Hachem ordonnera pour vous » (9, 8)

La loi sur le sacrifice de Pessa'h en dehors de son temps fixé a échappé à Moché, mais cela ne lui a pas été considéré comme une faute, comme à propos du passage sur les filles de Tselophe'had. Rabbeinou Be'hayé bar Acher écrit à ce propos :

« Parce que l'héritage de la fille là où il n'y a pas de fils est une chose qui dépend de la réflexion : il faut la faire passer avant les autres héritiers du père. Même les peuples qui n'ont pas la Torah ont des lois semblables, et on trouve partout que les descendants directs sont les premiers héritiers, qu'il s'agisse d'un fils ou d'une fille. Comme cela lui a échappé, ce lui est imputé à faute.

Mais en ce qui concerne le sacrifice de Pessa'h qui est repoussé de Nissan à Iyar pour ceux qui étaient impurs, c'est une chose pour laquelle il faut une tradition, et non une réflexion, pour changer un mois pour un autre. C'est pourquoi cela ne lui est pas imputé à faute.

« Selon la parole de Hachem ils campaient et selon la parole de Hachem ils partaient » (9, 23)

Ce verset est expliqué comme une allusion par Rabbi Mikhaël HaCohen dans « Lehaniah Berakha » :

« On sait ce qu'ont dit les sages du moussar : il y a des gens qui quand ils sont chez eux font attention et s'efforcent d'observer les mitsvot de Hachem, car ils sont connus des gens du lieu et les connaissent, et il leur serait difficile de transgresser la parole de D. Alors que s'ils se trouvent en dehors de leur ville, à un endroit où on ne les connaît pas, ils se comportent autrement et se permettent de transgresser la tradition et les voies de Hachem.

Et il y a aussi le contraire, des gens qui accomplissent les mitsvot uniquement dans un endroit étranger, où on ne les connaît pas, mais à côté de leurs amis et des gens de leur ville, ils se conduisent librement comme tout le monde le fait dans les endroits modernes. Ils ne font bien ni les uns ni les autres. Il faut observer les mitsvot de Hachem chez soi et au dehors, car toute la terre est remplie de Sa gloire, et Il se trouve partout, dans le Ciel et sur la terre.

C'est le sens de la mise en garde de la Torah d'avoir à observer les mitsvot que ce soit à l'endroit où l'on campe, chez soi, là où l'on habite, allusion au deuxième groupe. Et aussi quand on s'en va, allusion au premier groupe. Dans les deux cas, il faut suivre la parole de Hachem.

« A la hauteur de deux coudées environ sur le sol » (11, 31)

« Elles allaient en hauteur jusqu'à la hauteur du cœur de l'homme, pour qu'il ne soit pas fatigant de les ramasser, il n'y avait ni à les soulever ni à se baisser », Rachi.

Rabbi 'Haïm Falagi zatsal a écrit dans « Ouva'harta Ba'haïm » que ce détail est écrit dans la Torah pour enseigner à l'homme une leçon : quand il veut donner du pain à un pauvre, le pauvre ne doit pas être obligé de le soulever ni de se baisser, mais cela fait partie de la mitsva que celui qui donne prenne de la peine pour que ce soit facile au pauvre...

« L'homme Moché était très humble, plus que tout autre homme sur terre » (12, 3)

Le tsadik Rabbi Ye'hiehl Mikhel de Zlatchow zatsal a un jour demandé à ses élèves : Pourquoi dans toute la Torah ne trouvons-nous pas parmi les 613 mitsvot l'humilité comme une mitsva positive ? On trouve seulement que le verset complimente Moché sur cette qualité, ainsi qu'il est dit : « l'homme Moché était très humble, plus que tout autre homme sur terre. » Or cette qualité pèse autant que toutes les autres qualités ensemble, alors pourquoi ne fait-elle pas partie des 613 mitsvot de la Torah ?

Il répond : La base de l'humilité est que l'homme soit petit et abaissé à ses propres yeux, et se considère comme rien du tout. Or s'il désire considérer

l'humilité comme une mitsva positive, et dire avant de l'accomplir le « lechem yi'houd », ce n'est pas une véritable humilité, car d'une part il se considère comme humble, et d'autre part il accomplit en cela une mitsva... ce qui est loin de n'être rien !

Rabbi 'Haïm de Volojine a dit : Si l'homme estime qu'il accomplit la mitsva de l'humilité, il est déjà sorti de l'humilité, car elle consiste à ne pas se rendre compte qu'il a atteint l'humilité !

Par allusion

« Ils se mirent à les étaler » (« Vayichte'hou lahem chatou'h »)

Ces mots sont formés des mêmes lettres que « vayichte'hou lahem cha'hout » (ils les étalèrent égoïstes).

C'est une allusion au fait que l'égoïsme rituel (che'hita) des oiseaux est de la Torah. Car certaines opinions estiment que c'est une mitsva de la Torah, comme l'explique la Guemara ('Houlin 20b).

(Darach Moché)

« Eldad et Meïdad prophétisent dans le camp »

Les Sages ont expliqué qu'ils disaient : Moché va mourir et c'est Yéhochoua qui fera entrer le peuple dans le pays.

J'ai entendu une belle explication sur ce qui fait dire cela aux Sages.

Le mot « mitnabim » (prophétisent) est un acrostiche de « Moché Tanoua'h Nafcho BaEden Az Yéhochoua Makhnis » (« l'âme de Moché se reposera dans le gan Eden, alors Yéhochoua fera entrer »). C'était cela leur prophétie.

(Le Roch)

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

« Il contemple l'image de D. dans une claire apparition, et sans énigmes. »

C'est surprenant ! N'est-il pas dit (Chemot 33, 20) : « L'homme ne peut pas Me voir et vivre » ?

Il n'y a pas d'autre « image » que la sainte Torah, à l'image de laquelle le monde a été créé, comme l'ont dit les Sages (Béréchit Rabba 1, 1) : « Quand un roi de chair et de sang construit un palais, il ne le construit pas au hasard mais selon l'avis d'un spécialiste, et le spécialiste ne le construit pas au hasard mais selon des plans qu'il possède, pour savoir comment il doit faire les pièces, et où il doit mettre les portes. Ainsi, le Saint béni soit-Il a regardé la Torah pour créer le monde. »

Cela nous enseigne que Moché notre maître comprenait parfaitement la sainte Torah. Le regard désigne toujours la compréhension, comme le dit le roi David (Téhilim 119, 18) : « Dévoile mes yeux et je regarderai les merveilles de Ta Torah. » Le roi David demande à Hachem de ressentir la divinité qu'Il y a mise, ainsi qu'il est dit (Béréchit 2, 7) : « Il insuffla dans ses narines une âme de vie. »

Nous savons par tradition que les 248 membres et 365 nerfs correspondent exactement aux mitsvot positives et aux interdictions, et l'homme n'arrive à cela que s'il étudie la Torah et accomplit les 613 mitsvot toute sa vie.

C'est à cela qu'est arrivé Moché, il ressentait vraiment Hachem.

HISTOIRE VECUE

COMBIEN ON DOIT VEILLER À RESPECTER LA SAINTETÉ DE LA

« *Et il n'y aura pas parmi les bnei Israël d'épidémie* » (Bemidbar 8, 19)

Dans la ville d'Ostra éclata une grave épidémie. Le Rav de la ville et son tribunal décrétèrent un jeûne et un jour de prière, et proclamèrent aussi dans toute la ville que si quelqu'un soupçonnait un habitant de la ville de ne pas se conduire correctement, il devait venir le dire au beit din, pour savoir à cause de qui venait ce mal qui semait la mort chez les bnei Israël, afin d'accomplir ce qui est dit : « Réfléchissons à nos voies, examinons-les et revenons à Hachem. » Il s'agissait de savoir ce qu'il fallait améliorer pour arrêter l'épidémie.

Dans cette ville, il y avait un juif qui avait l'habitude de venir prier à la synagogue. Après la proclamation du beit din, deux personnes de la ville décidèrent de surveiller ce qu'il faisait et de le suivre. Ils le suivirent un jour et une nuit, et à minuit ils virent qu'il sortait de chez lui en direction des portes de la ville et rentrait dans la forêt, où il disparut. Les deux rentrèrent dans la ville, et le lendemain ils vinrent trouver le Rav pour lui raconter tout ce qui était arrivé cette nuit-là. C'était assez suspect pour éveiller les soupçons sur lui. Le Rav leur dit que comme ils n'avaient rien vu, il leur demandait de le suivre aussi la nuit suivante, et s'ils voyaient qu'il voulait sortir vers la forêt, qu'ils viennent le lui dire, car il voulait lui aussi le suivre.

La nuit, quand les deux virent que le juif se préparait à sortir de chez lui, ils appelèrent le Rav qui se joignit à eux pour suivre l'homme qui rentrait dans la forêt. Ils le suivirent et virent qu'il s'arrêtait à un certain endroit dans les profondeurs de la forêt. Il s'assit par terre, sortit de son sac un sidour et commença à dire « tikoun 'hatsot » avec des pleurs amers, en se répandant en larmes, au point que leur cœur se mit à fondre.

Ils se tenaient en silence, et ce qui les surprit le plus fut d'entendre une autre voix inconnue qui disait « tikoun 'hatsot » en même temps que l'homme. On ne voyait rien, mais on entendait une voix. Le Rav décida qu'il n'y avait pas lieu de le soupçonner, et attendit jusqu'à ce que l'homme sorte de la forêt, alors il lui demanderait ce que cela signifiait, et s'il pouvait dire qui était la deuxième personne dont ils avaient entendu la voix. Quand il sortit de la forêt, les trois allèrent à sa rencontre, et le Rav lui dit : « Nous vous avons suivi parce que nous recherchons les raisons de l'épidémie qui s'est abattue sur la ville ; quand nous vous avons vu prier, nous avons cessé de vous soupçonner, mais il est très surprenant que nous vous ayons vu rentrer seul dans la forêt, et que quand vous avez dit le « tikoun 'hatsot », nous ayons entendu deux voix. »

Il essaya de se dérober, ne voulant pas répondre à la question du Rav. Mais le Rav lui ordonna de dévoiler son secret. N'ayant plus le choix, l'homme répondit qu'il était pour lui naturel de se lamenter sur la destruction du Temple, et qu'à cause de la grande satisfaction que cela provoquait en haut, on lui avait donné en cadeau que le prophète Yirmiyahou, qui avait vu de ses yeux la terrible destruction, se joindrait à lui pour dire le « tikoun 'hatsot ». C'était la deuxième voix qu'ils avaient entendue.

Quand le Rav entendit cela, il lui demanda, s'il avait autant de pouvoir et de mérite, pourquoi il ne pouvait arrêter l'épidémie, ou demander au prophète Yirmiyahou sa cause. Il lui demanda aussi pourquoi il ne venait pas prier avec la communauté. « Demain, je viendrai à la synagogue pour la prière de cha' harit, et là toutes les questions seront éclaircies », répondit l'homme avec douceur et humilité.

Les deux personnes qui avaient accompagné le Rav, en voyant tout cela, ne purent se contenir, et proclamèrent dans la ville qu'il y avait un juste caché, et qu'il viendrait le lendemain matin prier à la synagogue. Quand arriva le matin, tous les habitants de la ville se rassemblèrent à la synagogue pour mériter de voir le juste caché, et ils se tinrent dehors longtemps avant le début de la prière pour le voir. Le moment de la prière arriva, et le tsadik n'était pas encore arrivé.

Le Rav ordonna de prier sans retarder le moment de la prière à cause de lui, et au milieu des « pessoukei dezimra », alors que la communauté pria à haute voix, avec ferveur et en attendant sa venue, le tsadik rentra à la synagogue couronné de son talit et de ses teflin. Tout à coup, on entendit un grand bruit et il y eut un grand tumulte dans la synagogue, car plusieurs personnes, en le voyant, avaient été saisies d'une grande crainte et s'étaient évanouies. Le tsadik partit se tenir dans un coin pour prier comme à son habitude.

Après la fin de la prière, le Rav s'approcha de lui et lui demanda d'expliquer la crainte qui avait saisi les gens quand il était entré dans la synagogue. Il réitéra toutes les questions qu'il avait posées la veille, et qui devaient être expliquées quand il viendrait à la synagogue.

Alors, le tsadik se mit à répondre. Il est écrit : « Et tous les peuples de la terre verront que le Nom de Hachem est sur toi et te craindront. » Rabbi Eliezer le grand dit : « Ce sont les teflin de la tête. » Les teflin ont la propriété d'inspirer la crainte, et la raison pour laquelle une grande crainte s'était emparée des fidèles était, dit-il, que quand je porte les teflin, je fais très attention à ne prononcer aucune parole profane, et je veille à leur sainteté comme il convient. Pour ceux qui ne font pas attention à veiller sur leurs paroles quand ils portent les teflin et les traitent avec négligence, et qui se conduisent avec légèreté, ceux-ci perdent la sainte propriété de la crainte qui est en eux.

La raison pour laquelle j'évitais de venir à la synagogue est également qu'on ne fait pas attention à ne pas y tenir de propos profanes. Or c'est un lieu dont la sainteté est grande et redoutable, et je ne peux pas supporter cela. Je veux aussi éviter tout risque de tomber moi-même dans des propos profanes à la synagogue, c'est pourquoi je ne peux pas venir y prier. De plus, tout cela est également la cause de la terrible épidémie qui sévit dans la ville : on ne veille pas à ne pas tenir de propos profanes dans la synagogue, en particulier quand on porte les teflin. Si vous mettez un terme à cela, l'épidémie s'arrêtera immédiatement.

Ayant fini de parler, il s'en alla et disparut. Quand le Rav entendit tout cela, il ordonna de proclamer dans la ville qu'il donnerait un sermon dans la grande synagogue, et que tout le monde devait venir. Quand tous furent rassemblés, il parla avec une grande ferveur et un grand enthousiasme des sujets de la sainteté, de la crainte et du respect dus à la synagogue. Il évoqua aussi la sainteté des teflin et l'importance de l'interdiction de tenir des propos profanes dans la synagogue, en particulier quand on porte les teflin. Enfin, il leur raconta tous les détails de ce qui s'était passé, et tout le peuple se mit à se lamenter amèrement.

Ils prirent sur eux d'observer une interdiction pour tout le monde de dire quoi que ce soit de profane à la synagogue, en particulier avec les teflin, et ils gravèrent aussi sur le mur de la synagogue en grandes lettres qu'il est interdit de dire quoi que ce soit de profane. A partir de ce moment-là, on y porta une attention extrême. Immédiatement après qu'ils aient pris sur eux cette décision, l'épidémie s'arrêta et les juifs retrouvèrent la joie.

Dans la jeunesse de Rabbi 'Haïm Friedlander zatsal (qui fut plus tard le machguia'h de la yéchivah de Poniewitz), alors qu'il étudiait à la yéchivah de Lomza, il avait fixé une étude quotidienne de halakhot dans le « Hayé Adam ». Cette étude se déroulait quand il faisait la queue pour « netilat yadayim », et elle lui a valu de terminer tout le livre. Parfois sa prière se prolongeait au point qu'il arrivait en retard pour le repas au réfectoire. Ces jours-là, il renonçait au repas pour ne pas retarder son étude.

Rabbi 'Haïm prenait à cœur d'utiliser son temps au maximum. Tout instant et tout lieu lui étaient bons pour étudier la Torah. Pendant son repas, il avait l'habitude de répondre aux lettres qu'on lui envoyait. Quand il participait à des réunions d'enseignants portant sur l'éducation des élèves, il s'occupait de relire ses écrits, tout en écoutant les paroles qui n'exigeaient pas son intervention. Il consacrait des périodes de temps aux réunions portant sur l'éducation et le judaïsme les après-midi des jours de jeûne, afin d'utiliser son temps de façon utile et calculée.

Un jour, il attendait dans la salle d'attente à l'hôpital pour l'opération de son fils. Avec toute la tension et l'importance décisive de ces minutes douloureuses, il prit en main un nouveau livre qui venait de sortir, le parcourut, et sur place inséra pour lui-même des signets à certains endroits. Il arrivait aux mariages de la famille avec un petit livre. Il participait à la fête, mais restait assis loin des parents de l'autre côté, sortait son livre (il faut signaler au passage que ce livre était un format de poche, pour ne pas se faire remarquer), et il étudiait dedans.

Un certain avrekh eut un jour l'occasion de faire un long voyage de nuit avec lui. Il pensait utiliser cette occasion pour parler avec le machguia'h de sujets d'actualité, mais il fut déçu – Rabbi 'Haïm arriva pour le voyage armé d'une petite lampe de poche, à la lueur de laquelle il se mit à étudier dans un livre. Pendant la route, la lampe se mit à ne plus bien marcher, et elle s'éteignit. Les espoirs du avrekh se réveillèrent : voici qu'il allait pouvoir maintenant entamer une conversation avec le machguia'h... mais quel ne fut pas son étonnement quand celui-ci ouvrit tranquillement son sac, et en tira une lampe de poche de rechange...

Sa bouche ne cessait d'étudier

Le gaon et tsadik Rabbi Eliahou Lopian zatsal habitait à la fin de sa vie à Kfar 'Hassidim, où il s'adressait aux élèves de la yéchivah. A une certaine époque, il répondit au désir de beaucoup de gens en se donnant le mal de voyager jusqu'à Peta'h Tikva, où il donnait des cours de moussar aux élèves de la yéchivah de Lomza.

L'un des élèves qui l'accompagna plusieurs fois a raconté que le voyage était long, fatigant et compliqué. Ils devaient aller en autobus de Kfar 'Hassidim à 'Haïfa, de là en taxi collectif à Tel-Aviv, et moyennant un paiement supplémentaire, le chauffeur acceptait de rentrer dans Peta'h Tikva.

Pendant tout ce voyage long et fatigant, les lèvres de Rabbi Eliahou murmuraient des michnayot par cœur, sa bouche ne cessait d'étudier.

Retourne au colled précédent

Le gaon Rabbi Betsalel Pin'hassi chelita a raconté dans son oraison funèbre sur le Rav Chakh zatsal : A une certaine époque, j'ai étudié dans un colled connu, où étudiaient des avrekhim grands en Torah. Au cours de mon étude, j'ai demandé au Rav Chakh zatsal s'il fallait passer dans un autre colled dans un endroit éloigné, car j'avais l'impression que là-bas, je réussirais mieux à étudier, et le Rav Chakh a été d'accord que je passe dans le nouveau colled.

Au bout de quinze jours, j'ai été appelé chez le Rav Chakh, et il m'a demandé : « Comment vont les études ? » J'ai répondu : « Dans le

colled précédent, j'étais comme « à la queue des lions », et ici je suis comme « à la tête des renards », mais D. merci on étudie bien, et je sens une élévation par le joug qui repose sur mes épaules pour préparer les souguiot et les connaître parfaitement. »

Le Roch Yéchivah a insisté : « Malgré tout, parle-moi de la différence entre les deux colleds. » Je lui ai raconté toutes sortes de petites choses, et il n'était pas satisfait, il voulait savoir encore et encore, jusqu'à ce que je lui dise que dans le colled précédent, quand nous rentrions à la maison, nous continuions à parler de Torah dans la rue. Alors qu'ici, dans la navette qui nous ramenait, les avrekhim parlaient entre eux de sujets profanes.

« Si c'est ainsi, décida-t-il, retourne au colled précédent ! »

La Torah est la subsistance

Le gaon Rabbi Betsalel Goldstein zatsal était une personnalité frappante du quartier de Cha'arei 'Hessed à Jérusalem. Tout le monde le connaissait sous le surnom de « Betsalel le laitier », parce qu'il gagnait sa vie en distribuant du lait dans les maisons, comme c'était la coutume à l'époque. Rabbi Betsalel non seulement faisait de son travail la chose secondaire, mais il était toujours entièrement plongé dans la Torah, et quand il marchait avec les bidons de lait à la main, le Talmud était sur ses lèvres, avec Rachi et Tossefot.

L'histoire suivante, qu'a racontée le Maguid de Jérusalem, Rabbi Chalom Schwadron zatsal, habitant de Cha'arei 'Hessed, témoigne du fait qu'il était entièrement plongé dans la Torah :

Il arrivait souvent que lorsque Rabbi Betsalel était en chemin pour distribuer du lait, il lui venait une question sur ce qu'il étudiait. Alors, s'il rencontrait un talmid 'hakham, il oubliait immédiatement son travail et se plongeait dans une conversation érudite. Il arriva plus d'une fois qu'il oublie complètement de distribuer le lait, ce qui provoquait que ses clients réguliers étaient obligés d'acheter du lait ailleurs, et il restait avec sa marchandise que personne ne demandait, et aussi sans ressources ! C'est pourquoi dès que je le voyais de loin avec les bidons de lait, j'avais l'habitude de l'éviter, pour qu'il ne s'arrête pas dans son travail et ne perde pas ses moyens de subsistance.

Une fois, alors que j'étais dans l'une des ruelles de Cha'arei 'Hessed, j'ai vu Rabbi Betsalel pas très loin avec ses bidons à la main, en train de descendre la rue en pente. Il avait l'air pensif et plongé dans ses réflexions, et j'ai compris qu'une question sur la Guemara le travaillait, et qu'il allait sûrement m'arrêter, c'est pourquoi je me suis conduit comme à mon habitude, et j'ai tout de suite tourné dans une autre ruelle. Mais il m'avait vu et s'est mis à courir après moi : « Rabbi Chalom, Rabbi Chalom... j'ai une question considérable sur les Tossefot ! » Alors qu'il était encore loin de moi, il se mit à raconter en détail sa question : « Dans Tossefot Baba Metsia il est dit que... » mais je fis semblant de ne pas entendre, et je continuai à m'éloigner de lui. Rabbi Betsalel n'abandonna pas, mais continua à crier vers moi : « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi courez-vous ? Est-ce que cette question ne vous plaît pas ? »

Je me dis en moi-même : Si c'est ainsi, je dois lui expliquer pourquoi je me suis enfui. Je me suis approché de lui et je lui ai dit : « Rabbi Betsalel, si je m'attarde avec vous pour écouter votre question, vous allez perdre vos revenus, vous vivez de la vente du lait ! »

Rabbi Betsalel me regarda avec des yeux qui lançaient du feu, et me dit d'un ton décisif : « Rabbi Chalom, c'est de la Torah qu'on vit ! »